

## LE THÉÂTRE D'ARISTOPHANE ET LA DÉRISION DE LA DÉMOCRATIE

Selon les anthropologues, la dérision vis-à-vis du pouvoir pourrait bien être un universel. Selon les politistes, l'absence de dérision du pouvoir est un des critères qui permet de qualifier un régime autoritaire, mais cela n'est pas une garantie car même les rois les plus absolus possédaient des bouffons. Aujourd'hui, on se plaît à dire qu'une démocratie supporte et encourage ses détracteurs, les dirigeants démocrates se laisseraient railler pour montrer leur attachement à un régime de liberté d'expression, c'est ainsi que l'on retrouve dans la plupart des régimes contemporains occidentaux : *Bébête show*, chansonniers, Guignols et autres comiques. De ce point de vue, la démocratie athénienne était-elle exemplaire ? La cité de la « libre parole » permettait-elle de pratiquer librement la dérision ? Il apparaît, en étudiant la dérision telle que la pratiquait Aristophane, que la raillerie connait des limites de tolérance qui varient selon les sociétés et les époques ; quelles sont les limites que la cité athénienne pose à la dérision, c'est ce que nous verrons en étudiant l'œuvre autorisée d'Aristophane et d'autres pratiques de dérision plus difficiles à mettre en œuvre.

Aristophane est un poète athénien qui a vécu entre le v<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècle avant J.C., c'est un contemporain de la démocratie (de – 507 à – 338), et de la guerre du Péloponnèse qui s'étend de – 431 à – 404. On peut dire qu'Aristophane est un professionnel de la dérision puisqu'il est un auteur de comédies, genre qu'il faut différencier de la tragédie. En effet, les pièces tragiques déplacent leur action dans l'espace et dans le temps tandis que les comédies présentent des situations familières. Par ailleurs, l'auteur choisit ses thèmes dans le quotidien, souvent le quotidien politique marqué par la guerre et les effets pervers du système démocratique.

Le fait de critiquer le système démocratique, par le biais du théâtre, est un excellent médium pour pratiquer la dérision. En effet, si aujourd'hui la cité athénienne passe pour être la société de la libre parole, il est dangereux voire tabou de contester la politique menée par les dirigeants au sein de l'Ecclésia<sup>1</sup>. Aristophane en donne un exemple dans les *Acharniens*, au

début de la pièce, Amphiléos prend la parole au sein de l'Ecclésia, prétendant que les dieux lui ont demandé en songe de traiter la paix auprès de Lacédémoniens, or, il est expulsé de l'enceinte sur-le-champ. À son tour Dicéopolis, le héros de la pièce, prend la parole pour dénoncer cette expulsion car lui aussi désire que l'on débâte de la paix mais les prytanes s'y refusent. Dans cette petite scène, Aristophane nous apprend qu'il y avait donc des sujets interdits. Au comble du tabou athénien, Dicéopolis décide de décréter une paix personnelle, or en ceci il se désolidarise de la communauté. Il n'y a guère que Diogène le Cynique pour rejeter ainsi la communauté, ce « tout » que les discours officiels, comme l'Oraison funèbre prononcée par Périclès<sup>2</sup>, se plaisent à considérer comme homogène et devant primer sur les citoyens. On est obligé de se souvenir en lisant cette scène de la mésaventure de Thersite dans l'Iliade, où ce simple soldat ose prendre la parole au sein de l'assemblée des guerriers pour critiquer les décisions d'Agamemnon, le chef de l'expédition, son audace sera punie par des coups administrés par le roi d'Ithaque, Ulysse.

Si, contrairement à la *doxa* en la matière, il est inconvenant de critiquer, par la dérision ou par un autre biais, la politique athénienne au sein de l'Ecclésia, alors que l'Assemblée est censée être la scène privilégiée de l'*iségoria*<sup>3</sup>, il n'en va pas de même pour la scène théâtrale où toutefois le risque n'est pas totalement absent.

## **Le théâtre comique : une scène privilégiée pour pratiquer la dérision**

Le critique peut endosser l'habit du poète de comédies, mais plus difficilement celui de l'orateur. Pourtant, s'il est plus facile de critiquer la politique athénienne au théâtre qu'à l'Ecclésia, une forme de censure n'y est pas exclue, en effet, suite à une plainte déposée par Cléon, Aristophane paye des amendes à cause de ses coups de griffe fracassants envers le démagogue. Pourquoi la critique est-elle tabou à l'Ecclésia, et tolérée au théâtre ?

Au sein du théâtre, la critique est ritualisée, encadrée, ce qui est un caractère commun à toutes les dérisions qui ont une fonction de catharsis sociale. En effet, le statut du théâtre à Athènes est très particulier. Ce n'était pas un loisir réservé à une élite, au contraire, tout le corps des citoyens assiste aux représentations. Il s'agit d'une véritable réunion civique qui se déroule à dates régulières. Le citoyen accomplit son devoir en assistant aux *chorégies*. Ces fêtes sont organisées sous la direction de la cité, un concours est organisé où plusieurs auteurs présentent chacun trois comédies. Des juges sont tirés au sort parmi les citoyens : les *chorèges*, pour élire la meilleure pièce de l'année. L'auteur récompensé reçoit une distinction honorifique. On peut donc considérer la fonction d'Aristophane au sein de la cité athénienne comme un rite de contestation du pouvoir. C'est souvent d'ailleurs dans la contradiction subtile entre tolérance et encadrement que réside l'acceptation tacite du pouvoir à se laisser critiquer, concession faite pour éviter des contestations qui pourraient s'avérer plus menaçantes. C'est bien cette contra-

diction que G. Balandier a identifiée : « La ruse suprême du pouvoir est de se contester *rituellement* pour mieux se consolider effectivement »<sup>4</sup>. Il y a, au sein de la marge étroite laissée par le pouvoir, une place pour la dérision.

On peut se demander si le système athénien a bénéficié de cette dérision, c'est-à-dire s'il en est trouvé effectivement consolidé. La réponse est complexe, mais on peut au moins constater que cette critique rituelle pratiquée par les auteurs comiques, n'empêche pas des formes plus accentuées de contestation puisque Athènes doit faire face à deux révolutions oligarchiques en – 411 et – 404. La catharsis sociale n'est donc pas entièrement efficace puisqu'elle ne permet pas d'évacuer toute la contestation. En revanche, on sait que ces deux révolutions sont des échecs pour les partisans de l'oligarchie car la démocratie se rétablit rapidement. Il est difficile d'affirmer que la dérision rituelle joue un rôle dans le rétablissement de la démocratie. Toutefois, on peut raisonnablement avancer que le théâtre, tel qu'il se pratiquait à Athènes, c'est-à-dire *sur le modèle des institutions civiques* (même lieu, tirage au sort des juges) contribue à construire une identité citoyenne qui peut développer un attachement à la démocratie. À ce propos, nous pouvons citer ce qu'Aristophane fait dire à ses personnages dans *Les Grenouilles* à propos du rôle que le poète possède dans la cité :

— Eschyle : « Réponds-moi : en quoi faut-il admirer un poète ? »,

— Euripide : « Pour son intelligence et ses admonitions, parce que nous rendons meilleurs les hommes dans les cités ».

Pourtant, sous couvert de dérision, ce sont bien les dérives du système démocratique qui sont visées.

## **Sous couvert de dérision, une véritable critique de la démocratie**

La dérision d'Aristophane passe par les thèmes qu'il aborde mais aussi par le ton qu'il emploie. L'auteur est volontairement grossier, obscène, scatologique, mais c'est bien là que réside le pari de l'auteur : utiliser un langage qui a peu de chances de passer pour sérieux pour traiter de sujets importants. La dérision a en effet pour caractéristique d'utiliser un décalage de registres entre la forme du récit et son fond, tout comme l'ironie et le sarcasme. Ainsi dans *Lysistrata*, Aristophane, pour montrer l'intérêt de la paix, explique que la guerre empêche de profiter des plaisirs de la chair. Les femmes des citoyens des cités en conflits vont s'abstenir de relations sexuelles avec leur mari jusqu'à ce que, ceux-ci, n'y tenant plus, concluent la paix. Finalement, des Laconiens arrivent à Athènes, en érection. Les Athéniens étant dans le même état, ils acceptent de conclure la paix.

Aristophane pratique également la dérision à travers les thèmes qu'il choisit. Ceux-ci sont de deux ordres, tout d'abord il critique les dérives du système démocratique, en particulier en se

moquant ouvertement et de manière particulièrement provocante des grands hommes politiques de son temps, ensuite, mais finalement de manière contingente, il critique ses concitoyens qui se laissent bernier par de tels personnages.

### ***La critique du système démocratique***

En ce qui concerne la critique de la démocratie, Aristophane dénonce en particulier le système judiciaire ainsi que la politique belliqueuse de la cité, et se moque de ceux qui sont à la tête de la cité toujours en grossissant les traits, en exagérant la caricature.

Le système judiciaire est particulièrement passé au crible dans les *Guêpes* où la principale cible d'Aristophane sont les sycophantes. Ce sont des dénonciateurs publics qui, sous couvert de protéger la cité contre ceux qui œuvrent contre elle, utilisent les prétextes les plus vains pour récupérer la somme qui est allouée à la dénonciation. C'est un effet pervers flagrant de la démocratie athénienne. Dans les *Guêpes*, un serviteur explique la manie de son maître, sycophante :

— Second serviteur : « Eh bien, c'est la manie de juger, et cela le fait souffrir de n'avoir pas sa place au premier rang. Pour lui, pas un brin de sommeil de toute la nuit. S'il ferme l'œil un instant seulement, immédiatement voilà que son esprit prend son vol dans la nuit pour aller tourner autour de la clepsydre. Il a glissé tant de bulletins dans l'urne qu'automatiquement il se dresse sur son lit en serrant le pouce contre l'index et le majeur avec le geste de celui qui dépose un grain d'encens dans une cassolette à la nouvelle lune [...] Son coq s'étant mis à chanter au coucher du soleil, il a prétendu que des accusés l'avaient corrompu pour qu'il l'éveillât trop tard, et que ce volatile avait touché de l'argent. À peine a-t-il dîné qu'il réclame à grands cris ses chaussures ; il court au tribunal, s'y trouve bien avant le jour, et s'y endort contre une colonne, collé comme une bernique. Il n'est pas commode, et marque toujours le maximum sur la tablette, si bien que lorsqu'il rentre, il a de la cire plein les ongles, et fait l'effet d'une abeille ou d'un bourdon. Il a peur de manquer de cailloux pour voter ; il en fait de telles réserves qu'ici on marche dessus comme au bord de la mer ».

Par ailleurs, Aristophane dénonce la politique belliqueuse de la cité dans plusieurs de ses pièces : la *Paix*, *Lysistrata*, les *Acharniens*. Ce qu'il trouve *dérisoire*, c'est l'acharnement dont fait preuve la cité dans la continuation de la guerre alors que celle-ci n'apporte que misère tandis que la paix permet aux citoyens de goûter à tous les plaisirs : ceux de la table et ceux de la chair. Aristophane se plaît à mettre en scène le contraste d'une vie en temps de guerre et d'une vie en temps de paix. Ainsi, dans la *Paix*, Aristophane décrit tour à tour l'image de la guerre (Polémos) et celle de la paix :

— Trygée : « Apollon, mon seigneur, quelle largeur pour un mortier ! C'est à faire trembler. Et ce Polémos, qu'il est affreux ! Voilà donc ce monstre devant lequel nous fuyons, ce monstre effroyable, ce monstre impitoyable, sur ses deux jambes ».

— [...] Trygée, voyant la Paix sortir de la caverne : « Mais elle, c'est l'arôme des fruits, de la bonne chère, des Dionysies, des flûtes, des tragédies, des chœurs de Sophocle, des grives, des petits vers d'Euripide... » [...] « C'est le lierre, le filtre pour le vin, les agneaux qui bêlent, les seins de femmes qui se poursuivent dans les champs, les servantes éméchées, le pot renversé, un tas d'autres bonnes choses ».

Un autre exemple dans les *Acharniens* :

— Le premier demi-chœur : « Vous avez vu, vous tous les citoyens, tout ce que possède cet homme sage, cet ultra-sage grâce à son traité de paix, toutes les marchandises dont il peut faire commerce, ustensiles de ménage, ou denrées bonnes pour la cuisine ».

Selon Aristophane, les chefs guerriers athéniens, les stratèges, ne savent pas ce qui est bon, et c'est en cela qu'il les trouve dérisoires et grotesques car ils donnent leur vie pour des sujets futiles. Deux stratèges en particulier sont l'objet de ses moqueries : Cléon et Périclès, dans les *Cavaliers* et les *Acharniens*. Aristophane se moque d'eux en utilisant des propos irrévérencieux pour dénoncer leur attachement à la guerre et la démagogie dont ils font preuve. Ainsi, dans les *Cavaliers* :

— Premier serviteur (*à propos de Cléon*) : « Il sait faire le grand écart à la perfection ».

Plus loin :

— Le chœur (*il s'adresse à Cléon*) : « Espèce de canaille, de fripouille gueularde, tout le pays est plein de ton audace, toute l'Assemblée, la finance, le greffe et les tribunaux, espèce de farfouilleur d'immondices qui a mis sens dessus dessous la ville entière, dont les hurlements ont cassé les oreilles d'Athènes, notre patrie, et qui guette les revenus du haut de la Pnyx, comme on guette les thons du haut d'un rocher ».

La démagogie est sans doute nécessaire aux stratèges pour convaincre les citoyens athéniens qu'il est nécessaire de faire la guerre. Pourtant, en termes de démagogie, Aristophane fustige aussi bien, et même plus, ceux qui se laissent flatter que les démagogues, c'est-à-dire les citoyens athéniens, ceux qui l'écoutent et l'honorent comme étant le meilleur poète comique.

### ***La critique de ses concitoyens***

La critique la plus acerbe envers les citoyens d'Athènes se situent dans *Les Cavaliers* où l'on voit deux personnages rivaliser de démagogie pour séduire Démos, le peuple. À travers ce dialogue, c'est bien le peuple qui est brocardé car il se laisse prendre à ces procédés :

— Le charcutier : « Veux-tu me dire comment, moi, marchand de boudins, je puis devenir un jour ce qui s'appelle un personnage ? »

— Premier serviteur : « Mais c'est justement pour cela que tu vas le devenir ; parce que tu n'es qu'un propre à rien, un chevalier du soleil, un audacieux coquin »

— Le charcutier : « Je ne pense pas être digne d'une telle puissance »

— Premier serviteur : « Malheur ! Qu'est-ce qui peut te faire dire que tu n'en es pas digne ? Aurais-tu par hasard quelque chose d'honnête sur la conscience ? Tes parents seraient-ils d'honnêtes gens ? »

— Le charcutier : « Fichtre non ! des gueux, pas autre chose ».

— Premier Serviteur : « Mortel béni du sort, te voilà richement doué pour la politique »

— Le charcutier : « Mais mon bon, je n'ai pas fait d'études. Je connais mes lettres, et encore, tant bien que mal ».

— Premier serviteur : « Voilà ton seul défaut, de les connaître "tant bien que mal". Pour gouverner le peuple, il ne faut pas un homme pourvu d'une bonne culture et d'une bonne éducation. Il faut un ignorant doublé d'un coquin »

— [...] Le charcutier : « Eh bien, l'oracle me plaît. Mais je ne vois pas comment je serai capable de gouverner le peuple ».

— Premier serviteur : « Rien de plus bête. Ne cesse pas de faire ce que tu fais. Tu n'as qu'à tripatouiller les affaires, les boudiner toutes ensemble, et quant au peuple, pour te le concilier, il suffit que tu lui fasses une agréable petite cuisine de mots. Pour le reste, tu as ce qu'il faut pour le mener, à savoir : une voix de canaille, une origine misérable, des manières de vagabond. Je te dis que tu as tout ce qu'il faut pour la politique ».

Aristophane pousse jusqu'au ridicule les stratagèmes employés par les protagonistes pour s'attirer la préférence du peuple. Ce ridicule provoque en fait un rire « jaune » tant le peuple est montré du doigt pour sa bêtise. Dans les *Acharniens*, Aristophane emploie plusieurs expressions pour qualifier les citoyens d'Athènes : les « Athéniens-au-jugement-rapide » ; les « Athéniens-au-jugement-mobile » ; les « citoyens gobe-mouches », c'est-à-dire qu'ils se laissent bernier mais également qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent et changent d'opinion en fonction de l'habileté des démagogues.

Parmi les autres sujets de dérision, Aristophane dénonce ce qui est « à la mode » à Athènes et qui n'est pas de son goût : les sophistes dans les *Nuées*, les pièces d'Euripide dans les *Grenouilles* et les *Thesmophories*. Il n'hésite donc pas à aller à l'encontre de « l'opinion ». Enfin, Aristophane tourne en dérision les riches. Il n'est pas un adepte du luxe, mais dénonce la misère provoquée par la guerre surtout parmi les paysans, seuls citoyens que l'auteur admire. Dans *Ploutos*, Chrémyle est un paysan soucieux de l'avenir de son fils mais il est face à un dilemme, s'il lui enseigne l'honnêteté, il sera pauvre, par contre, s'il souhaite pour lui la prospérité, il doit lui enseigner la malhonnêteté :

— Chrémyle : « Pieux et juste, je faisais mal mes affaires et j'étais pauvre [...]. D'autres s'enrichissaient : sacrilèges, orateurs, délateurs, scélérats ».

Plus loin :

— Chrémyle : « Car, étant donné les conditions actuelles de la vie pour nous autres hommes, qui ne la tiendrait pour une folie ou mieux encore pour le jeu d'un génie malfaisant ?

En effet, nombre d'hommes, étant mauvais, sont riches de biens injustement amassés ; nombre d'autres tout à fait gens de bien, sont malheureux, souffrent la faim ».

En fait, Ploutos (le dieu « richesse ») a été rendu aveugle par Zeus, jaloux des faveurs que lui accordait le peuple. Du coup, Ploutos se trompe et rend riches des gens qui ne le méritent pas et laisse pauvres les autres. Chrémyle promet de rendre la vue à Ploutos qui ainsi pourrait de nouveau satisfaire les braves gens. Cela ne plaît pas bien sûr aux mauvais citoyens qu'Aristophane se plaît à fustiger dans toute son œuvre. La déesse Pauvreté apparaît et proteste. S'engage alors un combat entre Pauvreté et Richesse pour savoir qui des deux peut rendre les hommes meilleurs.

On le voit, Aristophane et les poètes comiques en général font preuve d'une liberté de ton sur les sujets les plus sensibles mais il y a des limites à la tolérance athénienne, d'autres critiques, autres que la dérision, sont jugées plus dangereuses.

### ***La critique à Athènes***

La mort de Socrate rappelle que dans la cité berceau de la démocratie, tout n'était pas bon à dire ou en tout cas pas n'importe comment. À Athènes, il y a des « tribunes » où la critique reste tabou, il s'agit de l'Ecclésia nous l'avons vu, mais également cette tribune informelle que forment les rues d'Athènes et en particulier l'Agora où Socrate aime interroger ses concitoyens. Même si Aristophane a pu payer des amendes à cause des injures faites à Cléon, il n'a pas été condamné à mort. Socrate lui-même affirme qu'il est dangereux de s'afficher ouvertement contre une position de la cité : « [31d et e] : Voilà ce qui s'oppose à ce que je mêle des affaires de la cité, et c'est là — pour ma part je le crois — une opposition particulièrement heureuse. Car sachez-le, Athéniens, si j'avais entrepris de me mêler des affaires de la cité, il y a longtemps que je serais mort et que je ne serais plus d'aucune utilité ni pour vous ni pour moi-même. Et ne vous mettez pas en colère contre moi, car je vais vous asséner une vérité. Il n'est en effet personne qui puisse rester en vie, s'il s'oppose franchement soit à vous soit à une autre assemblée, et qu'il cherche à empêcher que nombre d'actions injustes et illégales ne soient commises dans la cité [...] [32a] Mais celui qui aspire vraiment à combattre pour la justice, s'il tient à rester en vie, si peu de temps que ce soit, doit demeurer un simple particulier et se garder de devenir un homme public »<sup>5</sup>.

Il est donc clair qu'un homme public, un orateur ne pouvait à cette époque qu'abonder dans le sens des décisions prises au sein de l'Ecclésia. La critique telle que la pratique Aristophane est ritualisée, encadrée par la cité et donc par ceux-là mêmes qui sont visés dans ses pièces. Au contraire, au sein de l'Ecclésia, comme le montre N. Loraux<sup>6</sup>, les Athéniens ont l'obsession de l'unanimité, oui, de l'unanimité et non pas seulement de la majorité qui contribue à montrer que la cité est divisée alors qu'elle se donne à voir comme un « Tout » uni (voir l'Éloge funèbre de Périclès, par Thucydide). Quant à Socrate, il ne fait pas de la critique ouvertement, il préfère poser des questionnements, mais il provoque ainsi ses contemporains sur ce qu'ils ont de plus cher : la certitude d'être les meilleurs des Grecs de par leur naissance, leur puissance

mais également de part leurs connaissances. Dans une société « totalitaire », même si ce terme est impropre à Athènes, il n'est pas de bon ton d'aller à l'encontre de la pensée unique, ou, même sans la remettre en cause, de simplement douter. Le doute que pratiquait Socrate s'est avéré plus subversif que la critique d'Aristophane car ce doute n'est pas encadré par la cité, elle ne peut pas le contrôler. Socrate enseigne au hasard de ses rencontres, de façon *désordonnée* (au contraire, la dérision d'Aristophane est *ritualisée*), ce qui risque de provoquer un *désordre* au sein de la cité, c'est pourquoi il apparaît dangereux aux yeux de certains Athéniens.

Remettre en cause les fondations sur lesquelles est bâtie une société provoque un risque pour celle-ci car elle peut amorcer un processus de délégitimation en chaîne qui saperait les bases du pouvoir. Socrate est condamné car il menace de désordre la cité en pratiquant le questionnement. Pourtant selon lui, il existe une cause plus dangereuse d'entropie de la cité, c'est la désobéissance aux lois ; lorsque Socrate examine avec son ami Criton l'opportunité d'une fuite après sa condamnation, il donne la parole aux lois comme si elles étaient un personnage le questionnant à son tour, et elles lui demanderaient :

— [LOIS] : « Dis-moi, Socrate, qu'as-tu l'intention de faire ? Ce que tu entreprends de faire, est-ce autre chose que de tramer notre perte à nous, les Lois et l'État, autant qu'il est en ton pouvoir ? Crois-tu vraiment qu'un État arrive à subsister et à ne pas chavirer, lorsque les jugements rendus y restent sans force, et que les particuliers se permettent d'en saper l'autorité et d'en tramer la perte ? »<sup>7</sup>

Pour résumer, la critique à l'Éclésiastion est pratiquement inexistante parce que tabou, le questionnement que pratique Socrate a été jugé subversif, mais seulement alors qu'il est déjà vieux, Aristophane paye une amende pour sa liberté de ton envers un personnage en vue de la cité, il n'empêche que c'est lui qui peut pratiquer la dérision de façon la plus achevée.

Pour conclure, nous dirons que malgré les critiques qu'Aristophane adresse au système politique de son temps, il n'est pas antidémocrate. Comme tous ceux qui pratiquent la dérision au sein d'une société, on perçoit davantage une déception qu'un rejet définitif. Aristophane regrette en fait la démocratie du temps des stratèges tels que Aristide, Miltiade, Thémistocle, c'est-à-dire ceux qui ont participé à la guerre contre les Perses. À travers sa dérision Aristophane espère en fait transformer ses concitoyens, les éduquer, réveiller leur conscience.

#### NOTES

1. Éclésiastion : Assemblée des citoyens sur la colline de la Pnyx.
2. Voir THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, Livre II, XXXV-XLVI.
3. *Iségoria* : égalité de parole.
4. BALANDIER, G., *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1995, 1<sup>re</sup> éd. 1967, p. 50.



5. PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction, introduction et note de Brisson Luc, GF-Flammarion, Paris, 1997, p. 111-112.
6. LORAUX, N., *La Citée divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot & Rivages, 1997, en particulier chapitre IV : « Le lien de la division ».
7. PLATON, *Criton*, traduction, introduction et note de Brisson Luc, GF-Flammarion, Paris, 1997, p. 219, [50a et 50b].

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARISTOPHANE, *Théâtre complet*, Tome 1 et 2, Traduction de M.J. Alfonsi, G-F Flammarion, Paris, 1966. [Édition qui sert de référence à toutes les citations du texte]

ADRADOS, F., « La Démocratie athénienne et les genres littéraires », in Colloque international : *Démocratie athénienne et culture : interactions*, Académie d'Athènes et UNESCO, Textes réunis par Michel Sakellariou, Athènes 1996, p. 17-33.

CAREY, C., « Comic ridicule and democracy », in Osborne R., Hornblower S., *Ritual, Finance, Politics. Athenian Democratic Accounts presented to David Lewis*, Clarendon Press, Oxford, 1994, p. 69-83.

CARRIÈRE, J. C., *Le Carnaval de la politique. Une introduction à la comédie grecque*, Paris, 1979.

MACDOWELL, D. M., « Aristophanes and democracy », in Colloque International : *Démocratie athénienne et culture : interactions*, Académie d'Athènes et UNESCO, Textes réunis par Michel Sakellariou, Athènes 1996, p. 189-197.